

pas besoin d'être aussi vaste, aussi aérée, aussi bien disposée qu'une étable où elles doivent vivre renfermées. Les frais de construction et d'installation sont donc infiniment plus élevés dans le second cas que dans le premier. Il faut plusieurs hommes pour faucher l'herbe, la porter, la distribuer, et tenir ce local dans l'état de propreté que tu admirais tout à l'heure.

M. DE MORSY.—Bravo, Charles ! Et vous concluez...

CHARLES.—Je ne conclus rien du tout, Monsieur ; j'attends que vous vouliez bien nous expliquer les avantages d'un procédé dont mon ignorance n'aperçoit que les inconvénients.

M. DE MORSY.—Voyons, mes amis, réfléchissez un peu ; ne trouvez-vous rien à dire en faveur de mon système, connu en agriculture sous le nom de *stabulation perpétuelle* ? La disposition de l'étable même devrait vous mettre sur la voie. Comment, Charles, vous gardez le silence ?

CHARLES, à demi-voix. — J'aurais peut-être mieux fait de tenir également ma langue il n'y a qu'un instant.

M. DE MORSY.—QUELLE EST LA VÉRITABLE RICHESSE DU CULTIVATEUR ?

ce sont les engrais ; avec eux il peut tout, sans eux il ne peut rien. Les engrais sont à la terre ce que la nourriture est à l'homme, dit un agronome anglais ; mais il faut être un peu paysan pour sentir l'énergique justesse de cette comparaison. La première, la grande affaire de celui qui dirige une exploitation, est donc de se procurer par tous les moyens la plus grande masse possible d'engrais. Or, de tous les engrais, celui sur lequel l'agriculture peut toujours le plus sûrement compter, parce qu'il se trouve chez lui, c'est le fumier de ses animaux domestiques.

Il doit donc disposer non-seulement les étables et les écuries, mais les toits à porcs et jusqu'au pigeonnier et au poulailler, de manière à pouvoir recueillir complètement, avec promptitude et facilité, les déjections elles-mêmes et les litières imbuées de ces déjections : il doit également veiller à la conservation de toutes ces matières, qui, faute de soins, perdent par l'évaporation et par une décomposition trop rapide la moitié de leurs principes fertilisants.

Partant de ces données, dont l'évidence est palpable, les agriculteurs ont naturellement cherché, d'une part, à nourrir sur leur ferme un grand nombre de bestiaux, [Oui partout, excepté dans cette Province !—*Not. Ed.*] et de l'autre à faire produire à ces mêmes bestiaux beaucoup de fu-

Eh bien ! dans l'état actuel de la science agricole, le système de stabu-

lation perpétuelle est celui qui permet à la fois de nourrir le plus de bestiaux avec un espace de terre donné, et d'obtenir le plus de fumier d'un nombre donné de bestiaux.

CHARLES.—Il est tout simple que ces vaches, qui ne sortent presque pas d'ici, salissent plus leurs litières que si elles y passaient seulement la nuit ; mais je ne comprends pas que la nourriture à l'étable soit plus économique que la nourriture au pâturage ?

M. DE MORSY.—Plus économique ? oui et non, selon l'acception que vous donnez à ce mot, mon ami. Si vous voulez dire que la stabulation perpétuelle exige plus de soins, plus de dépenses, plus de main-d'œuvre que le pâturage, vous êtes dans le vrai ; mais la question n'est pas là. Il ne s'agit pas d'examiner lequel des deux systèmes est le plus ou le moins cher, mais lequel des deux offre le plus de bénéfice net.

Or, tout compte fait, la stabulation enrichit le fermier, tandis que le pâturage le ruine. Voici pourquoi :

[Il existe cependant des cantons où la nourriture au pâturage est seule possible et avantageuse ; ce sont les localités où se trouvent de vastes étendues de terre qui ne peuvent être utilisées autrement que par le pâturage, et là où le bétail donne un assez grand bénéfice par ses seuls produits de vente, et où la culture est en même temps trop restreinte pour que le fumier soit d'une haute importance ; en un mot, dans les localités où l'agriculture n'est qu'accessoire et où le bétail est la branche principale et le seul moyen d'utiliser le sol.]

Supposons deux fermiers ayant chez eux vingt vaches ; l'un les nourrit à l'étable, l'autre au pâturage. Le premier disposera évidemment d'une plus grande quantité de fumier que son voisin, qui, d'après des calculs rigoureusement établis, en aura un tiers de moins. Or, moins les terres sont fumées, moins elles rapportent : demi-fumure demi-récolte, disent judicieusement les paysans.

Le fermier dont les vaches pâturent sera obligé de leur abandonner une étendue considérable de terre, dont elles absorberont toute la récolte.

Or, comme les agronomes les plus éclairés estiment qu'en moyenne un arpent de prairies artificielles fournit autant de fourrage que deux arpents de prés pâturés, il s'ensuit que le fermier qui tient ses vaches à l'étable, n'ayant pas besoin de pâturages, nourrira ses vaches avec moitié moins de terre que son voisin. Me comprenez-vous ?

VICTOR.—Parfaitement, Monsieur. Le cultivateur dont vous venez de parler, n'étant pas obligé de sacrifier à ses vaches une partie de ses terres où elles puissent vaguer tout l'été, les cultive comme il l'entend ; et, au moyen de fourrages artificiels, il nourrit ses bestiaux avec le produit de dix arpents de terre, si son voisin est obligé de leur abandonner vingt arpents. Je cite ces nombres au hasard.

M. DE MORSY.—Si l'entretien du bétail à l'étable coûte comparativement plus cher au cultivateur que l'entre-

tien au pâturage, ce surcroît dans ces dépenses brutes est largement payé par le surcroît des revenus généraux de l'exploitation.

PRAIRIES ARTIFICIELLES. JACHÈRES.

En effet, la stabulation et les prairies artificielles peuvent seules rendre possible la suppression des jachères, parce que seules elles permettent de restituer au sol, par de copieuses fumures, les éléments de fécondité, les sucres nourriciers que chaque récolte lui enlève ; car, de même qu'on ne peut exiger d'un cheval mal nourri qu'un demi-jour de travail, de même on ne peut demander à une terre mal fumée qu'une récolte tous les deux ou trois ans.

Toutefois les prairies artificielles contribueront encore par un autre motif à la suppression des jachères. C'est une vérité reconnue par la théorie et, par la pratique qu'un champ s'appauvrit si on le force à produire plusieurs années de suite soit du blé, soit du trèfle, soit toute autre plante ; qu'au contraire on développe la fertilité d'un sol en y cultivant alternativement des céréales, des fourrages, des racines ; or, de toutes les plantes utiles, celles qui épuisent le moins la terre celles qui la reposent le plus, ce sont justement les légumineuses. Ainsi, en remplaçant par un trèfle la jachère, qui dans les cantons pauvres et arriérés suit une récolte de blé, non-seulement vous n'épuisez pas votre champ, mais si vous fauchez ce trèfle en vert, votre champ sera, après l'enlèvement d'une masse de fourrage considérable, mieux disposé à produire qu'il ne l'eût été par une année de repos complet.

Remarquez, mes amis, que j'ai dit *si vous fauchez ce trèfle en vert* ; cette restriction était indispensable, car si on laissait le trèfle arriver à maturité, il fatiguerait autant la terre où il grainerait qu'une récolte de céréales. Du reste, dans ce cas-là le trèfle ne pourrait plus être considéré comme une prairie artificielle.

PLANTES COUPÉES EN VERT, ET CELLES COUPÉES MURES.

AUGUSTIN.—Comment se fait-il, Monsieur, qu'une plante fatigue moins la terre à l'époque où elle grandit et se développe qu'au moment de sa fructification ? Le contraire devrait avoir lieu, ce me semble, car j'ai bien remarqué dans notre jardin que la croissance de toutes les plantes éprouvait un temps d'arrêt marqué à l'époque de la fructification ; je ne m'explique réellement pas comment la quantité de nourriture qu'un végétal tire de la terre n'est pas en proportion constante avec le volume qu'acquiert plus ou moins rapidement ce même végétal.

M. DE MORSY.—Vous croyez donc,